

Impasses et imposture de la non-lecture: la preuve par la lecture

Imane MOUANI

Université Abdelmalek Essaadi

École supérieure Roi Fahd de traduction

Orcid: ooo9-ooo4-0697-185X

Résumé: Dans le sillage des nombreuses approches littéraires qui ont cherché à théoriser la lecture, cet article s'interroge sur l'intérêt conceptuel de la notion de non-lecture. À travers une analyse de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* de Pierre Bayard, il examine les arguments avancés en faveur de la non-lecture et montre que l'élaboration d'une terminologie décrivant certains rapports inconscients à la lecture vise principalement à dédramatiser l'acte de ne pas lire, tout en valorisant une démarche d'exploration de soi. L'article souligne toutefois que la démonstration échoue à instaurer la non-lecture comme véritable pratique en raison de contradictions internes et d'une forme d'imposture inhérente à ses stratégies. Il met également en lumière l'incompatibilité entre les présupposés de la non-lecture et les apports fondamentaux de la lecture, dont le rôle central pour la littérature est ainsi nié.

Mots-clés: non-lecture, imposture, lecture, paradoxe, Pierre Bayard

Abstract: Building on various literary approaches that have sought to theorize reading, this article explores the conceptual relevance of non-reading. Through an analysis of Pierre Bayard's *How to Talk About Books You Haven't Read?*, it examines the arguments put forward in support of non-reading and shows that the elaboration of a vocabulary to describe unconscious relationships to reading primarily aims to destigmatize the act of not reading, while emphasizing a form of self-exploration. However, the article argues that the attempt to establish non-reading as a genuine practice ultimately collapses under its own contradictions and the imposture embedded in its rhetorical strategies. It also highlights the incompatibility between the assumptions of non-reading and the fundamental contributions of reading, whose central role in literature is thereby denied.

Keywords: non-reading, imposture, reading, paradox, Pierre Bayard

J'ai lu ce livre; et après l'avoir lu, je l'ai fermé; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, – mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. – Que j'oublie ce livre où j'ai lu cette parole: que j'oublie même que je l'ai lue; ne me souvienne d'elle que d'une manière imparfaite – n'importe ! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue.

Gide 1999: 406.

Dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (2007), Pierre Bayard mène une réflexion singulière sur la lecture, en prenant pour point d'appui son apparent contraire : la non-lecture. Fidèle à son goût pour les titres provocateurs et les dispositifs théoriques décalés, l'auteur développe ici ce qu'il nomme une « théorie-fiction », forme hybride qui lui permet d'interroger, sous le couvert du paradoxe, les conditions mêmes de la lecture. Car c'est bien à travers l'expérience – réelle ou feinte – de ne pas lire que s'ouvre une méditation plus profonde sur les modalités d'appropriation, de transmission et de subjectivation des textes. Cependant, ce n'est pas en tant qu'instrument de démonstration que la non-lecture est convoquée ; elle s'impose plutôt comme l'objet théorique principal de l'essai : à la fois portée par la fiction et par l'argumentation, elle finit par être consacrée en tant qu'activité créatrice pouvant judicieusement prétendre au statut d'objet de réflexion – voire d'objet enseignable – dans le vaste champ des approches théoriques de la lecture. Néanmoins, le plaidoyer en faveur de la non-lecture – mené dans le cadre du paradoxe à travers un jeu sur la confusion énonciative entre le narrateur et l'essayiste – expose ses propres contradictions, qui en minent la démonstration, d'une manière telle que la défense (et les illustrations) de la non-lecture deviennent le geste même qui en dévoile l'imposture. Malgré l'humour qui caractérise l'écriture de Bayard, nous proposons ici une lecture sérieuse de sa thèse, afin de montrer que l'équilibre qu'il tente de maintenir entre fiction et théorie – censé soutenir une conception originale de la lecture, y compris lorsqu'il s'agit de la non-lecture – se révèle en réalité contre-productif : dans son approche, la non-lecture ne peut être pensée qu'à travers le prisme de la lecture, ce qui fragilise son argumentation.

Les constats sérieux sur la lecture, malgré l'humour...

La réflexion sur la non-lecture dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* n'est pas une totale facétie. L'humour dont elle est imprégnée est constitutif de la poétique bayardienne : c'est un humour intentionnel, travaillé, et qui est en phase avec Bayard le « lecteur » tel qu'il l'affirme dans un entretien : « J'aime beaucoup rire en lisant, c'est pour moi fondamental. J'ai donc essayé d'inventer un mode d'énonciation théorique qui fasse rire » (Dambrine *et al.* 2012 : 236). L'humour est également, pour l'auteur, un moyen de se prémunir contre toute présomption vis-à-vis de ses positions théoriques, qu'il tient à présenter comme des possibilités et non des vérités. D'ailleurs, cette précaution contre le caractère rigide et hermétique de toute forme d'unilatéralité théorique est doublée par sa technique narrative, reposant sur ce qu'il appelle une « théorisation polyphonique » (Dambrine *et al.* 2012 : 239), dont le ressort est de permettre l'énonciation de diverses postures théoriques qui laissent l'autorité décisionnelle au lecteur. L'humour

de la fiction, donc, si on l'examine de près, est – paradoxalement – constitutif du sérieux théorique de la démarche et de la réflexion. Un autre aspect de cette approche – qui va de pair avec sa polyphonie énonciative – est la non-hiéarchisation entre la création et la critique puisque les deux sont accueillies à égalité au sein de la fiction théorique, leur proximité étroite permettant une meilleure porosité entre les deux et surtout la neutralisation de toute autorité de l'une sur l'autre.

Dans le sens de cette ouverture sur les diverses possibilités d'appréhension de la lecture, l'approche de Bayard ne néglige pas le lecteur réel, qui bénéficie d'un traitement opposé à celui des « spécialistes » de la lecture dont les approches opèrent une « confiscation, [consistant], dans les discours sur la lecture scolaire, en la construction d'une image du lecteur qui permet la disqualification des pratiques lecturales du lecteur réel » (Daunay 2004: 233). Aussi la prise en considération des pratiques empiriques de la lecture ne peut-elle que soumettre celle-ci à une nouvelle conceptualisation qui, dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, se fonde sur un postulat : « la thèse générale de cet essai [...] veut que la notion de livre lu soit ambiguë » (17). Partant, un « système de notation » (18) est mis en place afin d'indiquer la connaissance que le narrateur-lecteur, à l'image de tout lecteur empirique, a des livres : livre parcouru (LP), évoqué (LE), oublié (LO), inconnu (LI). Ces précisions, certes, visent à mettre en évidence la réalité de la non-lecture ainsi qu'une certaine transparence concernant la connaissance discontinue que nous avons des livres, mais la question se pose de la pertinence, pour une théorie de la lecture, d'une telle taxinomie. Si cette dernière souligne la nécessité d'une prise de conscience du caractère approximatif – en raison des ouboris, des lacunes, de l'ignorance – de ce dont on parle, lorsqu'il est question de lecture, et de l'attitude décomplexée qui devrait en découler, elle met l'accent surtout sur la nécessité d'une transposition de ce rapport lucide aux livres dans la société et dans la culture.

En effet, c'est dans la sphère culturelle que la prise de conscience de l'indissociabilité de la lecture et de la non-lecture permet de sonder, selon Bayard, les apports de cette dernière dans les échanges sur les livres et dans la configuration de la culture en général. Ainsi, le fonctionnement de la non-lecture en tant qu'activité inhérente à la culture est mis au jour à travers une conceptualisation de la notion de bibliothèque qui se décline en trois types. La bibliothèque collective (27), la bibliothèque intérieure (74) et la bibliothèque virtuelle (116). L'archéotype de la bibliothèque ainsi fractionné vise à montrer que la notion de bibliothèque a un fonctionnement immatériel – loin de la matérialité des livres et du lieu – qui en fait, pour ainsi dire, une base de données des lectures, caractérisée par l'instabilité et par l'éclatement. Elle a beau comporter des convergences, des points partagés par ses « usagers », elle demeure le lieu d'une polyphonie incommensurable

qui révèle l'un des aspects de la complexité et de l'ambiguïté de la culture. Or, cette complexité est soumise, socialement, aux conventions et usages consensuels qui ont tendance à lisser les aspérités et à simplifier l'hétérogénéité constitutives du culturel. On comprend alors que, vue sous cet angle, la culture représente, d'après Bayard, un terrain propice au déploiement de la mystification et de l'hypocrisie dont s'entoure la lecture pour se plier aux contraintes sociales qu'une mise en évidence de la non-lecture est à même de contrebalancer, permettant ainsi de voir « la vérité de la culture » en tant que « théâtre chargé de dissimuler les ignorances individuelles et la fragmentation du savoir » (117). Exposant donc les stigmatisations que tout non-lecteur cherche à éluder – « la non-lecture [...] est entachée dans nos cultures d'un irrémédiable sentiment de culpabilité » (111) –, l'essai de Bayard développe une argumentation qui inverse le statut controversé de la non-lecture à travers – paradoxalement encore une fois – une mise en relief de ce qu'elle recèlerait de positif.

Et le positif n'est autre que le non-lecteur lui-même, qui est appelé à faire preuve de créativité et à ne pas sous-estimer les ressources que lui occasionnent les échanges sur les livres, y compris ceux qu'il n'a pas lus. Ainsi, le non-lecteur, total ou partiel – faute de maîtriser l'objet réel des discussions, le livre –, peut se positionner dans le débat en ayant connaissance de la situation dans laquelle le livre s'inscrit, car il faut faire une « distinction entre le contenu d'un livre et sa situation » (27). Bayard insiste sur ce paramètre primordial, selon lui, dans la connaissance que nous avons des livres et qu'il désigne par « vue d'ensemble » (25): « La plupart des échanges sur un livre ne portent pas sur lui, malgré les apparences, mais sur un ensemble beaucoup plus large, qui est celui de tous les livres déterminants sur lesquels repose une certaine culture à un moment donné » (28). Les exemples qu'il fournit de non-lecteurs aussi bien fictifs que réels le conduit, à la fin de son argumentation, à cette déduction: « Si le livre est moins le livre que l'ensemble d'une situation de parole où il circule et se modifie, c'est donc à cette situation qu'il faut être sensible pour parler avec précision d'un livre sans l'avoir lu » (133). Le caractère subversif et quasi désinvolte de cette inférence et de la démonstration en général – objet de critiques virulentes¹ – doit lui-même être replacé dans le contexte de la théorie qui le subsume: la critique interventionniste, où le dépassement de certaines limites par la lecture constitue un procédé relevant d'un appareil conceptuel réfléchi.

¹ Voir par exemple Abecassis 2010.

De la lecture comme compléTION à la non-lecture comme création

L'interventionnisme n'étant pas l'objet principal de cette réflexion, nous ne reviendrons pas sur sa mise en pratique concrète par Bayard qui nous livre, à travers son œuvre, des exemples où l'intervention, parfois dans un sens poussé du terme, est mise en œuvre, notamment dans le roman policier². Ce qu'il importe de souligner, cependant, est que la critique interventionniste de Bayard part d'un constat fondamental concernant les livres : ils sont marqués par la non-finition (2002 : 48). L'idée d'incomplétude des œuvres est présente partout dans la théorie littéraire. Qu'on la cherche dans les textes du siècle passé ou dans ceux plus récents de la seconde décennie du XXI^e siècle, on la trouvera au fondement même de certaines théories, notamment celles de la lecture. Pour ne citer que deux exemples correspondant aux périodes indiquées, Umberto Eco en a fait un postulat pour théoriser la coopération du lecteur :

Parce qu'il est à actualiser, un texte est incomplet et cela pour deux raisons. La première ne concerne pas seulement ces objets linguistiques que nous avons décidé de définir comme texte mais n'importe quel message, y compris des phrases et des termes isolés. Une expression reste pur *flatus vocis* tant qu'elle n'est pas corrélée, en référence à un code donné, à son contenu conventionné (1989 : 64).

La deuxième raison selon Eco est qu'« un texte se distingue d'autres types d'expression par sa plus grande complexité. Et la raison essentielle de cette complexité, c'est qu'il est un tissu de non-dit » (65).

Plus proche de nous, Marc Escola, posant que « [l]es propositions de M. Butor découlent d'un unique axiome [:] toute œuvre est en droit inachevée », confère une valeur conceptuelle à l'inachèvement en décrétant qu'« il se pourrait bien qu'[il] soit l'une des lois paradoxales de la création littéraire, et, s'il en faut un, l'un des traits constitutifs de la "littérarité" » (2021 : § 5). Si l'on considère que l'incomplétude est, d'un point de vue épistémologique, une caractéristique propre au littéraire – et que le texte ne constitue pas à proprement parler « un code limitatif et prescriptif », ni n'est « construit de manière à contrôler son propre décodage » (Riffaterre 1979 : II) – alors l'intervention du lecteur, en tant qu'agent de compléTION sollicité par le texte, ne relève pas seulement d'une hypothèse théorique (comme le lecteur implique d'Iser ou le lecteur modèle d'Eco). Elle devient une démarche légitime, voire nécessaire, notamment dans le cadre de la lecture spécialisée, où elle s'impose comme seule véritable légitimité : « Il n'est finalement de légitimité

² Voir à ce propos Motte 2023.

pour le discours critique que de postuler confusément cet inachèvement de l'œuvre » (Escola 2021: § 7).

Cela étant, ce constat donne-t-il au lecteur le droit d'une liberté débridée qui transformerait le texte original en simple prétexte pour donner libre cours à sa propre expression, à ses spéculations illimitées ? Lui octroie-t-il la latitude de reconfigurer l'original et d'interpoler dans le texte des éléments que l'auteur n'y a pas fait figurer initialement ? Yves Citton, qui prône le concept de lecture actualisante et qui l'a appliquée à « La chevelure » de Maupassant³, fait preuve malgré tout de circonspection quant à la légitimité d'une intervention poussée sur le plan de ce qui n'est pas dit dans un texte :

Alors qu'on voit sans gros problèmes théoriques comment et au nom de quoi il peut être souhaitable d'interpréter un message en cherchant à déterminer ce que son auteur cherchait à exprimer en le produisant, puisque cela correspond à notre pratique quotidienne de la communication, il est nettement moins intuitif de savoir à quelles fins et dans quelles limites on peut être légitimé à chercher dans un texte ce qu'un auteur ne voulait pas forcément dire, mais qui peut néanmoins s'avérer éclairant pour la situation qui est celle de l'interprète (2007: 7).

Faisant écho à cette dernière proposition qui place le lecteur au cœur de l'opération herméneutique, la démarche de Bayard postule que la lecture de toute œuvre est, systématiquement, une intervention qui la singularise, dans le sens où le « singulier » – texte ou parole sur l'œuvre – est le fait du sujet lecteur⁴. Cette acception de la lecture, tout en recouplant la définition de la lecture actualisante, au sens où l'entendent Jean-Louis Dufays⁵ et Yves Citton, s'en démarque par l'accent mis sur l'inéluctable empreinte de soi inscrite dans la lecture qui serait, pour ainsi dire, personnalisante.

Pour situer ce propos, il faut revenir à la théorisation ainsi qu'à l'appareil conceptuel développés par Bayard dans *Enquête sur Hamlet. Le Dialogue de sourds* (2002). On pourrait même dire que les bases permettant de comprendre comment Bayard en est venu à théoriser la non-lecture se trouvent dans cet essai à la tonalité nettement moins provocatrice que *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus* ?. Ainsi, postulant d'abord qu'il n'y a pas de texte à proprement parler, Bayard se sert de la syllépse (2002: 30) pour expliquer que « le texte » ne possède pas un seul sens – vu qu'il est entendu différemment par les lecteurs – et qu'à côté de l'œuvre publiée, matérielle, une

³ Voir Citton 2007: 127-129.

⁴ Bayard établit une distinction entre textes singuliers et texte général : « le texte général est confondu avec [les] textes singuliers que fabrique toute lecture en y apposant sa marque » (2002: 33).

⁵ Les lectures actualisantes « permettent d'actualiser le texte dans un nouveau contexte, de lui conférer des sens a posteriori » (Dufays 1994: 103).

infinité de textes singuliers gravitent autour du texte ainsi nommé – sylléptiquement – mais dont on n'arrive pas à fixer le référent⁶. Il en résulte un dialogue de sourds puisque les lecteurs ne parlent pas du même texte, et cette mésentente se traduit par un déplacement de l'origine du sens, qui n'est plus dans le texte mais dans l'approche lecturale qui en est faite: « ce changement de perspective a partie liée avec un décentrement du texte vers le lecteur, devenu, au détriment du texte, la mesure et l'unité » (43).

Dans le même sens et s'inspirant du concept de paradigme de Kuhn (1962), Bayard souligne que l'incommunicabilité qui s'installe entre les lecteurs ou les critiques d'un même texte est une conséquence logique si on l'appréhende à partir de ce qu'il appelle le paradigme intérieur: « Le paradigme intérieur n'est pas seulement déterminant dans la manière dont il me conduit à fabriquer mon texte singulier, le seul auquel j'aurai affaire dans ma lecture ou ma critique, il l'est par la fracture infranchissable qu'il suscite dans le même temps entre moi-même et les autres, et qui est un autre nom de ce texte » (145)⁷. Si, pour en revenir à l'inachèvement, l'un des postulats de base chez Bayard est qu'« une œuvre littéraire n'est jamais complète », la complétion apportée par le lecteur est donc forcément une réorganisation orchestrée par le paradigme intérieur. Partant, son intervention dans le texte, perçue comme une « activité de complément » (48), y imprime sa subjectivité qui devient, par là-même, la marque spécifique de ce texte « singulier ». Dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, il est plus question d'assujettissement que de complétion. Ainsi, l'insistance sur le rôle du lecteur finit par subordonner le texte en le reléguant au statut d'objet insaisissable car l'œuvre « s'évanouit de toute manière dans le discours et laisse place à un objet hallucinatoire fugace, une œuvre-fantôme apte à attirer toutes les projections et qui ne cesse de se transformer au gré des interventions » (2007: 154). Le texte caractérisé par un lexique de l'inconsistance et de l'incertitude (« hypothétique », « hallucinatoire », « fantôme », « motif », « prétexte ») est, pour ainsi dire, le champ d'une intervention sans limites de la part du lecteur qui le plie à sa subjectivité en s'en servant comme d'un « passage » pour une réalisation maximale de la rencontre avec soi: « le chemin vers soi-même passe par le livre, mais doit demeurer un passage. C'est à une traversée des livres que procède le bon lecteur » (153). De ce rapport déséquilibré entre le lecteur et le texte résultent deux conséquences. Premièrement, l'utilisation du texte comme prétexte procède à son effacement

⁶ Il y a « un problème majeur, central dans toute pensée du dialogue de sourds, qui concerne l'immobilisation du référent » (2002: 42).

⁷ Par ailleurs, la mise en évidence du paradigme intérieur révèle en même temps l'implication du sujet de l'inconscient dans toute approche lecturale: « si l'on peut supposer que toutes les démarches critiques sont traversées par le paradigme intérieur, il est vraisemblable qu'elles laissent une place plus ou moins importante au sujet de l'inconscient » (165).

progressif, allant jusqu'à son éviction: « À la limite, la critique atteint sa forme idéale quand elle n'a plus aucun rapport avec une œuvre » (152). Deuxièmement, la focalisation, dans le processus lectural, sur la construction du (des) sens de soi par le lecteur, radicalise cet écart d'avec l'œuvre et opère un glissement qui installe une distanciation avec la lecture elle-même. La théorisation de la non-lecture, qui tend à la réhabiliter socialement, est, en réalité, l'aboutissement d'un cheminement réflexif qui a commencé bien avant *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, qui n'a pas cessé de promouvoir le lecteur au détriment de l'objet de la lecture, et qui a fini par conduire à l'escamotage de cet objet au profit du non-lecteur, valorisé en tant que créateur: « parler des livres non lus est une véritable activité de création, aussi digne, même si elle est plus discrète, que des activités plus reconnues socialement » (160). Cette conclusion, à la fin du livre, tout en mettant en exergue l'unique aspect « positif » de la non-lecture, en l'occurrence la créativité, même si celle-ci se tisse autour d'une imposture, ne fait pas oublier que l'argumentation qui y mène est ponctuée de nombreuses contradictions.

Stratégies et apories de la non-lecture: un renversement des valeurs assumé

« Dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, le narrateur enseigne la manière de ne pas lire, ce qui est une plaisanterie car je suis moi-même un grand lecteur. L'humour a pour moi une fonction analytique. Il permet de marquer un décalage entre soi-même et soi, et donc de prendre une distance avec ce que l'on écrit » (Service Communication de Paris 8: 2017). Par cette déclaration, Bayard prend soin de se distancier du narrateur de son essai. Cette mise à distance ne suffit toutefois pas à occulter le fait que la posture de non-lecture ne se contente pas d'exister dans l'ouvrage: elle y est pleinement théorisée et assumée, fût-ce à travers une voix fictionnelle. Bayard le reconnaît d'ailleurs lui-même :

Il s'agit là d'une tentative pour briser la barrière entre la fiction et la théorie, en recourant à des narrateurs qui s'expriment à ma place, et défendent des positions qui ne sont pas nécessairement les miennes. Cela me permet de produire une forme de théorisation multiple, mobile, comme celle que l'on trouve en littérature (Dambrine *et al.* 2012: 220).

Se pose alors la question de savoir pourquoi théoriser une posture que l'on affirme ne pas adopter, car malgré cette précaution d'auteur, l'essai en vient à soutenir des affirmations qui valorisent explicitement la non-lecture. La théorie-fiction, tout au long de l'essai, a certes forgé un certain nombre de

notions⁸ permettant la mise en lumière et une conceptualisation inédite de certains rapports inconscients à la lecture, à l'instar du « livre-écran » formé à partir du « souvenir-écran » de Freud (Bayard 2007: 52). Elle a certes aussi mis en évidence – en s'inspirant de la psychanalyse – les potentialités interprétatives qu'il conviendrait d'exploiter dans un livre en valorisant l'ambiguïté plutôt que des positions assertives⁹. Mais la terminologie inventée dans cet espace hybride entre fiction et théorie contribue surtout à renforcer l'idée que le texte est un objet évanescence, dont la connaissance précise importe moins que le rapport subjectif qu'on entretient avec lui – rapport que la non-lecture semble favoriser, en tant que voie d'accès privilégiée à une forme de connaissance de soi. La tension, intentionnelle, entre la position de l'essayiste (dont on peine à déterminer les contours) et celle de son narrateur, produit ainsi des apories qui ne relèvent plus tant du paradoxe fécond que de la contradiction, fragilisant la cohérence de l'argumentation plutôt que d'ouvrir de nouvelles perspectives sur le non-lire.

Une première aporie dont toute étude de ce livre ne pourrait pas faire abstraction est celle relative au fondement même de la non-lecture, à savoir qu'en amont de la non-lecture, il y a la lecture. C'est strictement sur cette dernière qu'elle peut se reposer, et le narrateur de Bayard lui-même de rappeler ce truisme : pour « se faire une idée assez précise de ce que contient un livre sans pour autant le lire, il suffit [...] de lire ou d'écouter ce que les autres en écrivent ou en disent » (43). Par ailleurs, cette subordination indéfectible de la non-lecture à la lecture est indéniable même dans le cas où il est question de « la vue d'ensemble ». Bayard – ou son narrateur – a beau souligner que c'est la capacité de situer les livres dans l'ensemble plus vaste de la création littéraire qu'il importe de maîtriser, il omet le fait que les fondements de cette situation sont établis par des lecteurs et des critiques ; bref, tout ramène la non-lecture à la lecture. Ce paradoxe transparaît également dans la manière dont le texte oppose, de façon déséquilibrée, lecture et non-lecture sur le plan culturel. Ainsi, à propos du bibliothécaire de Musil – figure extrême de la non-lecture, dont la sagesse à ne pas lire est valorisée – il est

⁸ En parallèle avec les différents types de bibliothèques cités plus haut, Bayard invente une terminologie en rapport avec le livre : « le livre intérieur collectif », « le livre intérieur individuel », « le livre-écran » (2007: 83, 53).

⁹ « Ainsi convient-il, pour chaque livre surgi au hasard des rencontres, de se garder de le réduire par des affirmations trop précises, mais bien plutôt de l'accueillir dans toute sa polyphonie, pour ne rien laisser perdre de ses virtualités. Et d'ouvrir ce qui vient de ce livre – titre, fragment, citation vraie ou fausse – [...] à toutes les possibilités de liens susceptibles, en cet instant précis, d'être créés entre les êtres. Cette ambiguïté n'est pas sans faire penser à celle de l'interprétation dans l'espace psychanalytique. C'est parce que celle-ci peut se comprendre en différents sens qu'elle a une chance d'être entendue par le sujet auquel elle s'adresse, alors qu'elle risque, si elle est trop claire, d'être vécue comme une forme de violence sur l'autre » (142-143).

affirmé que « la véritable culture doit tendre à l'exhaustivité et ne saurait se réduire à l'accumulation de connaissances ponctuelles » (25). Cette affirmation établit une hiérarchie fallacieuse : elle valorise l'exhaustivité – associée à une forme de savoir global, donc mélioratif – tout en dévalorisant les « connaissances ponctuelles », perçues comme fragmentaires et secondaires. Or, le véritable paradoxe réside dans le fait que c'est la non-lecture elle-même – acte de négation par essence – qui se trouve ainsi rattachée à l'idéal d'exhaustivité, tandis que les savoirs issus d'une pratique réelle et active de la lecture sont relégués à l'arrière-plan.

La notion de « vue d'ensemble » tournée vers la culture installe une autre contradiction lorsque le narrateur souligne que « [I]l a plupart des échanges sur un livre ne portent pas sur lui, malgré les apparences, mais sur un ensemble beaucoup plus large » et que « c'est cet ensemble, [qu'il appellera] désormais la “bibliothèque collective”, qui compte véritablement, car c'est sa maîtrise qui est en jeu dans les discours à propos des livres. Mais cette maîtrise est une maîtrise des relations, non de tel ou tel élément isolé, et elle s'accorde parfaitement de l'ignorance d'une grande partie de l'ensemble » (27-28). Or, comme on l'a vu, alors que l'essai est orienté vers une abolition des contraintes socioculturelles qui pèsent sur le non-lecteur en l'invitant à revendiquer sa liberté de ne pas lire et de parler de livres qu'il n'a pas lus, Bayard réintroduit, en aval de cet affranchissement, la notion même de culture si décriée. En effet, « maîtriser la situation », selon ses termes, revient à adopter les codes et les repères établis par la société et les spécialistes, c'est-à-dire à se conformer aux choix dominants à l'origine même de cette injonction culturelle. La non-lecture se trouve ainsi paradoxalement réinscrite dans le cadre normatif de la culture qu'elle visait à subvertir. D'ailleurs, même si l'on concède à Bayard « l'ignorance d'une partie de l'ensemble » – ignorance logique eu égard à la contrainte quantitative qui condamne nécessairement certains livres à rester non lus –, on ne peut pas pour autant cautionner l'imposture d'un non-lecteur parlant de livres auxquels il n'a pas accédé directement, au seul prétexte qu'une vue d'ensemble le lui autoriserait. Et, chaque paradoxe en contenant un autre, l'imposture consistant à parler d'un livre non lu (même en faisant preuve de transparence) ne semble pas embarrasser le narrateur qui souligne, en revanche, l'immoralité de l'hypocrisie et du mensonge qui sévit socialement à l'égard de la non-lecture.

Aussi, bâtir la créativité sur l'ignorance ne peut-il se faire qu'à coups de stratégies et de tactiques dispensées au non-lecteur pour circuler sans heurts dans les dédales de la non-lecture, comme par exemple : rester dans l'ambiguïté pour éluder le vrai contenu du livre (90), ou développer des « facultés d'orientation » efficaces aussi bien pour la bibliothèque que pour le livre, étant donné qu'« être cultivé, c'est être capable de se repérer rapidement

dans un livre, et ce repérage n'implique pas de le lire intégralement, bien au contraire » (30). Sont même convoqués, à l'appui, des exemples d'écrivains célèbres, concernés par des formes différentes de non-lecture: d'abord Valéry, dont l'« attention à la manière proustienne de jouer sur les connexions infinies de toute image » permet « [d'ouvrir l'œuvre de Proust] à n'importe quelle page » – une technique *stratégiquement* opportune, puisqu'elle revient à justifier l'opération même du prélèvement, et donc l'absence de lecture (34, nous soulignons). Ensuite Montaigne, dont la non-lecture est le fait non pas de la sélection, mais de déficiences de la mémoire qui requièrent, pareillement, la mise en place de stratégies permettant la dédramatisation de la non-lecture: « l'idée de la lecture comme perte [...] plutôt que de la lecture comme gain est un ressort psychologique essentiel à celui qui veut définir des stratégies efficaces pour se sortir des situations pénibles » (62). L'idée de stratégie, bien qu'elle soit présentée dans le cas de Montaigne comme une ressource positive, censée pallier l'oubli, n'en demeure pas moins mobilisée ici comme un argument au service de la non-lecture en général. Ce glissement installe, une fois de plus, une forme d'association aporétique. En effet, c'est dans le champ de la lecture (et non de la non-lecture) que l'on attend habituellement l'évocation de la stratégie, entendue comme « l'art de concevoir, mener et coordonner des actions pour atteindre une fin précise » (*Dictionnaire de l'Académie française*). D'où les expressions courantes, notamment en didactique, de *stratégies* de lecture, lecture *stratégique*, etc. Or, lorsqu'elle est associée à la non-lecture – entendue ici dans son sens littéral, et non comme simple oubli –, la stratégie ne peut se départir de certaines connotations qui la rapprochent de son dérivé péjoratif: le stratagème. Telle qu'elle est décrite dans cet ouvrage, elle s'apparente en effet plutôt à une manœuvre douteuse, à un subterfuge.

Ce qui est remarquable, c'est que les apories structurant l'argumentation opèrent une inversion des valeurs qui se traduit par l'attribution de valeurs positives à la non-lecture et de valeurs négatives à la lecture. Ainsi, le narrateur de Bayard précise que « la personne qui ne lit pas », à l'image du bibliothécaire de Musil, fait montre d'une « sagesse supérieure à celles de nombreux lecteurs » et est « plus respectueuse du livre » (29). Ensuite, évoquant le cas d'Anatole France critiqué par Valéry pour son manque d'originalité car il s'est laissé influencer par ses lectures, le texte souligne les « méfaits de la lecture » (37-38) qui entravent la créativité. Dès lors, la lecture, habituellement perçue comme une activité formatrice, est considérée comme aliénatrice: « or cet excès de lecture a pour conséquence de priver France d'originalité. Car tel est bien, aux yeux de Valéry, le risque majeur que fait courir la lecture à l'écrivain, en le subordonnant aux autres » (37). La lecture est d'autant plus mise à l'index qu'en plus de brider la singularité et une expression authentique de soi, elle perturbe l'accès à l'essentiel:

« toute lecture trop attentive, sinon toute lecture, est un empêchement à une saisie approfondie de son objet » (41). Il n'est donc guère surprenant de lire, vers la fin du livre, cette phrase où culmine le renversement des valeurs auquel le narrateur a procédé tout au long de sa réflexion en faveur de la non-lecture: « Ce n'est pas le mensonge par rapport au texte qui est à craindre, mais le mensonge par rapport à soi » (154). Le lecteur de l'essai de Bayard n'est presque pas déconcerté par la recommandation à laquelle aboutit le livre, mais dont on se demande, une fois celui-ci fermé – paradoxe oblige – s'il ne s'agit pas d'une antiphrase se retournant contre l'essai lui-même: « Si apprendre à parler des livres non lus est une première forme de rencontre avec les exigences de la création, une responsabilité particulière pèse alors sur tous ceux qui enseignent, celle de mettre en valeur cette pratique, qu'ils sont, de par leur expérience personnelle, les mieux placés pour transmettre » (161).

Au commencement, il y a la lecture

Comme on l'a vu, cette démarche théorique qui prétend interroger la lecture à partir de son opposée revient inévitablement vers la lecture elle-même. Il va sans dire que Bayard – à travers son maintien de voix non convergentes sur la non-lecture – est sans doute profondément persuadé de cette souveraineté du lecteur, que le non-lecteur ne peut ébranler, quel que soit le potentiel créatif dont il disposerait. En effet, la créativité découlant de la non-lecture telle que l'essai a cherché à la théoriser est tributaire de la lecture, et la question comparative posée au début de l'ouvrage au sujet de la perspicacité lecturale est minée par son propre illogisme: « on peut se demander quel est le meilleur lecteur, entre celui qui lit en profondeur un ouvrage sans pouvoir le situer et celui qui n'entre dans aucun, mais circule dans tous » (41). Car sans les lecteurs qui « lisent en profondeur un ouvrage », le second type – « celui qui circule dans tous » – n'aurait simplement pas lieu d'être : c'est bien la lecture approfondie, pratiquée par les premiers, qui rend possible cette circulation en édifiant, en amont, la bibliothèque collective.

Il y a cependant lecture et lecture(s), pour reprendre la syllepse de Bayard dans *Enquête sur Hamlet* à propos du mot « texte » (2002: 32). La lecture dont il est question, en général, dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (le titre même le souligne), est une lecture de contenu. Car ce qui est résumable et que les non-lecteurs peuvent s'approprier pour en parler, c'est tout au plus un compte-rendu de l'œuvre, ou plus simplement, de ce dont elle parle. Mais le véritable rapport aux œuvres, la lecture qui transforme parce qu'elle met en tension deux subjectivités, parce qu'elle est interaction avec la forme inédite – « à chaque œuvre sa forme » (Balzac 1976: 636) – d'un dire modelé par une subjectivité, cette lecture-là ne souffre pas le résumé, ne peut faire

l'objet d'un trivial compte-rendu. La lecture, en tant qu'extension « autre » du texte, peut certes se prévaloir d'être création dans une ignorance totale de la lettre de celui-ci – comme Bayard a tenté d'en théoriser la possibilité au prisme de la non-lecture –, mais elle demeure, dans ce cas, une parole élaborée à la périphérie du texte, seulement « entendu », « rapporté », une parole ignorante de l'idiiosyncrasie de son écriture originelle, qu'elle met en péril par cette ignorance même: « “le lecteur” est celui par qui l'œuvre est dite à nouveau, non pas redite dans une répétition ressassante, mais maintenue dans sa décision de parole nouvelle, initiale » (Blanchot 1988: 301).

La préservation de cette parole première n'est pas à comprendre comme une aliénation qui jugulerait toute intervention du lecteur: elle constitue ce qui rend possible la rencontre intersubjective propre à la lecture, sans pour autant entraver l'invention: « en lisant, nous aussi nous imprimons une certaine posture au texte, et c'est pour cela qu'il est vivant; mais cette posture, qui est notre invention, elle n'est possible que parce qu'il y a entre les éléments du texte un rapport réglé » (Barthes 1984: 36). Bayard, au contraire, met en garde contre cette influence du texte et privilégie, dans le processus de lecture, la préservation de soi – laquelle, selon lui, serait mieux assurée par la non-lecture: « Le risque, en entrant dans le livre pour en faire la critique, est de perdre ce qui est le plus soi-même, au bénéfice hypothétique du livre, mais au détriment de soi » (2007: 153). Il s'agit même d'une injonction véhiculée par l'essai, qui insiste sur le fait que la lecture « doit demeurer un passage » afin que le cheminement vers soi ne subisse aucun ascendant, aucune déviation.

Cette méfiance paranoïaque¹⁰ vis-à-vis de l'influence du texte conduit, pour ainsi dire, à un solipsisme de la lecture. On se souvient que Sartre l'avait dénié pour l'écriture, posant la conjonction indissoluble de l'écriture et de la lecture malgré leur pratique par des instances distinctes: « Il n'est donc pas vrai qu'on écrive pour soi-même: ce serait le pire échec; [...] l'opération d'écrire implique celle de lire comme son corrélatif dialectique et ces deux actes connexes nécessitent deux agents distincts » (Sartre 1948: 50). Parallèlement, une théorie de la lecture – même mue par la visée d'une optimisation de la créativité – ne peut pas se concevoir, principalement, autour de la mise en avant du rapport à soi, en faisant fi du texte, voire de la lecture qu'elle supplante par la non-lecture. Il n'est pas étonnant, par conséquent, de voir cette non-lecture fustigée à travers un réquisitoire qui ne lui reconnaît aucune rigueur conceptuelle tout en soulignant la vanité égocentrique:

¹⁰ « Mes narrateurs sont souvent paranoïaques, c'est-à-dire que ce sont des gens extrêmement soupçonneux. Je suis moi-même quelque peu paranoïaque, mais j'espère l'être un peu moins que mes narrateurs ! » (Service Communication de Paris 8 : 2017).

But for Bayard, there can be no space for genuine difference in reading. The only thing available is just the Self mirrored in the text, just another repetition of what you already are and what you (believe) you already know... about yourself and your world. No need then to place the reading Self in relation to any interpretation or reality other than its own [...]. No confrontation with Otherness. No constraint. No discipline. A kind of autistic solipsism (Abecassis 2010: 976).

Si toute œuvre ne peut être amputée de ce lecteur qui la complète – parce que le solipsisme n'est concevable ni du côté du texte, ni du côté du lecteur, sans quoi « l'humaine conversation tarirait » (Starobinski 2001: 56) – c'est qu'elle recèle en elle une propriété que seule la lecture peut mettre au jour. Cette propriété, qui est celle de sa parole première, ne peut pas être soumise à la synthèse (qui favoriseraient la non-lecture); elle ne peut être détectée que par une autre parole, lorsque celle-ci la ré-énonce dans sa spécificité tout en s'énonçant en elle. À la suite de Gérard Dessons, nous appellerons cette propriété la « manière », dont la caractéristique principale est l'inimitabilité. Par définition, la manière est une réprobation de la non-lecture car les référents de ses « signes » sont internes aux textes, et cette dernière ne peut que les manquer:

S'il y a des « signes » de la manière, ils sont des signes individuants, signifiant dans leur ordre, qui est, en l'occurrence, celui d'une œuvre de langage particulière. Leur référence est une référence interne, au sens où elle est spécifique comme historicité d'un système : ils signifient dans cette œuvre, et ne signifient que là. Intégrés dans le système d'une autre œuvre, ils sont d'autres « signes », participant d'une autre signification (Dessons 1995: 88).

Bâtie sur l'ignorance de l'œuvre, la non-lecture contribue ainsi à l'occultation de cette signification ; elle empêche sa mise au jour par la lecture, et prive cette dernière de son double mouvement de dévoilement et de création : « C'est l'effort conjugué de l'auteur et du lecteur qui fera surgir cet objet concret et imaginaire qu'est l'ouvrage de l'esprit. Il n'y a d'art que pour et par autrui [...] le lecteur a conscience de dévoiler et de créer à la fois, de dévoiler en créant, de créer par dévoilement » (Sartre 1948: 50). La non-lecture, en plus d'être un concept bancal qui est contraint – pour mettre en œuvre ses stratégies et prétendre à une forme de créativité – de s'adosser à la lecture, ne peut donc apparaître que comme une imposture dans le processus d'édification de cet ouvrage de l'esprit. De même, le non-lecteur, glanant ça et là des informations sur des livres qu'il n'a pas lus, demeure en marge de cette « expérience structurante » (Rabaté 2007) qu'est la lecture, puisqu'il se prive ainsi d'une découverte de soi que seul permet le contact avec d'autres idiosyncrasies, dans l'épaisseur singulière de leurs « manières ».

Conclusion

L'analyse de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* conduit à s'interroger sur les véritables apports de cette entreprise théorique. Force est toutefois de reconnaître que les éléments de réponse qui se présentent à notre esprit sont hélas minimes. Des rapports inconscients à la lecture – qui en montrent les zones d'ombre et les lacunes – sont certes mis au jour dans cet essai, et une terminologie empruntant son lexique à la lecture et à la psychanalyse s'applique à en décrire la complexité ; néanmoins leur conceptualisation, au lieu d'être mise au service de la lecture, est totalement orientée vers la non-lecture pour la dédramatiser et définir des stratégies permettant d'optimiser, chez le non-lecteur, ses aptitudes créatives et surtout une exploration décomplexée de soi.

Si cette « fiction-théorie » peut à certains égards intéresser la psychanalyse, c'est en tant que fiction qu'elle peut être tolérée dans le domaine de la littérature. On peut alors la lire comme une antiphrase générale, qui, en dépit de ses énoncés explicites et des postures qu'elle revendique, met en lumière l'indissociable coexistence de l'écriture et de la lecture. C'est en effet la lecture qui permet l'expression de l'intersubjectivité dans l'inachèvement propre au littéraire, et c'est uniquement à travers elle, envisagée comme médiation, que la littérature peut se prévaloir d'être « passeuse de manières » (Dessons 1995: 91).

Bibliographie

- Abecassis, Jack, « Pierre Bayard and The Death of the Reader », *MLN*, 125:4, septembre 2010, pp. 961-979, DOI: <https://doi.org/10.1353/mln.2010.0001>.
- Balzac, Honoré de, *La Comédie humaine*, t. II, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1976.
- Barthes, Roland, « Écrire la lecture », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, pp. 33-36.
- Bayard, Pierre, *Enquête sur Hamlet. Le Dialogue de sourds*, Paris, Minuit, 2002.
- . *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?, Paris, Minuit, 2007.*
- Blanchot, Maurice, *L'Espace littéraire [1955]*, Paris, Gallimard, 1988.
- Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.*
- Dambrine, Sylvain et al., « *L'Ouvroir de théorie potentielle. Entretien avec Pierre Bayard* », *Vacarmes*, 58, 2012, pp. 218-249, <https://vacarme.org/article2109.html> (consulté le 23 mai 2025).
- Daunay, Bertrand, « L'infini processus de disqualification du lecteur ou contre une didactique bathmologique », dans *Le Sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses

- universitaires de Rennes, 2004, pp. 233-243, <https://hal.science/hal-01354218/document> (consulté le 21 mai 2025).
- Dessons, Gérard, « La manière est le poème même », *Littérature*, 100, 1995, pp. 81-91, DOI: <https://doi.org/10.3406/litt.1995.2386>.
- Dufays, Jean-Louis, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Liège, Mardaga, 1994.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Librairie générale française, 1989.
- Escola, Marc, « La critique et l'invention. Sur un axiome de Michel Butor », *Fabula*, 18 juin 2021, https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Sur_un_axiome_de_Michel_Butor (consulté le 21 mai 2025).
- Gide, André, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1999.
- Kuhn, Thomas, *The Structure of Scientific Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.
- Motte, Warren, « Critique-roman », dans *Narrations d'un nouveau siècle*, éd. Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, DOI: <https://doi.org/10.4000/books.psn.489>.
- Rabaté, Dominique, « Identification du lecteur », dans *Le Lecteur engagé*, éd. Isabelle Poulin et Jérôme Roger, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pub.2813>.
- Riffaterre, Michael, *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1948], Paris, Gallimard, 1993.
- Service Communication de Paris 8, « Plongée dans la “critique interventionniste” de Pierre Bayard » (Entretien), *Université Paris 8*, novembre 2017, <https://www.univ-paris8.fr/Plongee-dans-la-critique-interventionniste-de-Pierre-Bayard> (consulté le 23 mai 2025).
- Starobinski, Jean, *L'Œil vivant II: la relation critique* [1970], Paris, Gallimard, Paris, 2001.